

POURQUOI EST-CE QUE J'ECRIS ?

Je suis né dans un riant village situé sur le bord d'un lac splendide, et mon enfance s'est écoulée au milieu de toutes ces beautés naturelles qui exaltaient mon âme, m'inspirant toute jeune encore l'amour des œuvres magnifiques sorties des mains de mon Dieu.

Sensible aux changements que m'apportait chaque saison, l'hiver j'admirais, tout en jouant, la blanche robe de ma campagne, ses franges et les brillants dont le matin la décorait quelquefois ; le printemps j'assistais, jour par jour, à l'ajustement de sa verte parure, au retour des hirondelles et des mille autres chanteurs dont je connaissais le charme ; j'assistais à l'éclosion des papillons et des libellules dorées ; l'été, grillé par le soleil je m'enivrais de l'odeur des lilas, des acacias et des mille autres fleurs des parterres ; je cueillais les sauvages marguerites et les violettes pour en tresser des couronnes ; l'automne, je m'attristais du dépouillement des arbres, de la flétrissure et de la mort de tout ce que j'aimais.

C'est ainsi que je devins tellement impressionnable que je tressaillais à la voix de l'oiseau au cri de l'insecte, au bruissement de la feuille, au clapotage de la vague, aux sons tantôt gais, tantôt mornes des grandes forêts, et qu'avec ce goût du beau qui me caressait de ses douces ailes, je sentis grandir en moi comme une passion d'écrire.

Parmi les beaux livres qui contribuèrent à développer en moi ce sentiment et ce désir, pendant que je recevais mon éducation à Montréal, je dois citer : mes *Prisons* de Silvio Pellico et les sublimes élévations de saint Augustin, mon patron. Si je pouvais écrire, m'écriai-je, je voudrais écrire un peu comme saint Augustin ! Que d'heures d'études j'ai passées à faire des essais en prose et en vers, sans savoir les règles.

Je revins, jeune encore, chez mon père sans avoir appris à rimer. Bientôt après, je lus ces vers de M. LeMay, de Lotbinière, que je n'ai pas oubliés :

Je suis né dans les champs ; je suis fils de la brise
Qui passe en caressant les fleurs ;
Je suis fils du torrent qui gémit et se brise
Sur le roc, avec des clameurs !

Je suis né du désert ; du désert sans limite
Où règnent le calme et l'effroi ;
Je suis né des forêts que la tempête agite,
Des cimes dont l'aigle est roi !

Mes premières amours, douces fleurs des vallées,
N'ont-elles pas été pour vous ?
Pour vous rocs au front nu, forêts échevelées,
Vagues des fleuves en courroux ?

Pour vous charmants oiseaux qui semez, à l'aurore,
Les doux accords de votre voix,
Comme les diamants qu'égrène un vent sonore
Après l'orage, sous les bois ?

Il me fallait encor le parfum des prairies
Où fleurissent les blancs muguets ;
Il me fallait l'espace et ces courses chéries
Le long des onduleux guérets !

Il me fallait revoir au milieu de la plaine,
Ou sur le penchant du coteau,
Le laboureur qui rêve à la moisson prochaine.
En ouvrant le sillon nouveau !

Il me fallait l'odeur du foin qui se desèche.
Sur le champ où passe la faux,
L'odeur du trèfle mûr que flairent dans la crèche,
En hennissant, les fiers chevaux !

Il me fallait encore entendre l'harmonie
Du nid que berce le rameau ;
Il me fallait entendre encor la voix bénie
Du vieux clocher de mon hameau !

O mes rêves aimés, mes croyances chéries,
O mes ivresses d'autrefois !
Comme les papillons des riantes prairies,
Vous avez à mes pauvres doigts

Laissez la poudre d'or de vos brillantes ailes,
Et vous vous êtes envolés,
Envolés pour toujours aux rives éternelles !
Parfois mes regards désolés

Cherchent encore au ciel la trace lumineuse
Qui devait rester après vous ;
Mais je ne vois plus rien, rien qu'une nuit affreuse
Que je vais attendre à genoux.

Alea jacta est ! Donc, merci à M. LeMay ! Il me fallait écrire, moi aussi !...

Feu ma grand'maman n'était-elle pas née Elizabeth LeMay ?...

Dans ma bibliothèque, je trouvai un traité de littérature, et me mis à étudier l'art de bien photographier ma pensée. Mais Dieu a voulu que je fusse longtemps retardé !...

Monsieur le directeur du MONDE ILLUSTRE se souvient peut-être du sonnet sans hémistiches que je lui adressai, avec une grande confiance et une espérance sans bornes. La publication tardait, mais je venais de terminer une ballade qui me valut la faveur de voir mon sonnet refondu et publié, et qui me mérita l'encouragement de M. Jules Saint-Elme auquel j'ai voué une bien profonde reconnaissance, une reconnaissance de lettré.

Que Dieu soutienne ma plume maintenant : elle lui appartient, comme ma vie.

Pardonnez-moi, lecteurs, d'avoir tant parlé de moi.

AUGUSTIN LELLIS.

NOTES ET FAITS

L'influence des fleurs

Vous seriez-vous douté que les fleurs, ou plutôt l'odeur qu'elles exhalent, pût avoir une réelle influence sur l'esprit. C'est pourtant ce que prétend un docteur qui a fait, affirme-t-il, de concluantes expériences sur l'effet des odeurs.

C'est ainsi, selon lui, que le *géranium* provoque la hardiesse dans le caractère ; la *violette* prédispose à la pitié, à la dévotion ; le *benjoin* porte à la rêverie, à la poésie, à l'inconstance ; la *menthe* développe la ruse et les instincts commerciaux ; la *verveine* donne le goût des beaux-arts ; l'*ambre* allume l'inspiration, c'est le parfum favori des bas-bleus ; le *camphre* abrutit ; le *cuir de Russie* cause l'indolence et la lascivité ; enfin, l'*opoponax* prédispose à la folie.

* * * *

L'invention de l'allumette

Comme cela vous semble simple, n'est-ce pas ? Vous prenez votre allumette, vous frottez n'importe où ; crac ! et vous voilà rendu à la lumière, au lieu de l'obscurité qui vous entourait auparavant.

Eh bien, la découverte de l'allumette chimique qui est universellement employée fut presque aussi simple. C'est à M. Isaac Holden que nous devons ce bienfait de l'humanité. Voici en quels termes il raconte la façon dont il fut conduit à fabriquer la première allumette chimique : " J'avais coutume de me lever de bonne heure pour continuer mes études, la plupart du temps avant le lever du jour ; et, à cette époque, je faisais usage du briquet, système incommode s'il en fut ! Je connaissais évidemment, comme les autres chimistes, le phosphore, matière essentiellement inflammable. Mais vous n'ignorez pas l'instabilité de la lumière obtenue par ce produit. Elle est même telle qu'elle est insuffisante pour permettre la combustion du bois sur lequel elle se trouve. J'eus alors l'idée de mettre du soufre en dessous du phosphore. J'avais un de mes amis dont le père était chimiste à Londres, et j'écrivis à ce dernier au sujet de mon idée ; peu après l'allumette chimique était lancée. J'eus envie, un moment, de prendre un brevet ; mais je pensais que cela n'en valait pas la peine, étant surtout donné le peu de peine que cela m'avait coûté. Nul doute que si j'en avais pris un il m'aurait pas mal rapporté."

Nous sommes, sur ce dernier point, de l'avis de M. Holden.

* * * *

La folie du choléra

Le gouvernement russe vient d'accorder une pension à la veuve et aux enfants du docteur Moltchanof, assassiné pendant les derniers troubles provoqués par l'apparition du choléra à Kwalinsk.

L'*Éclair* a reçu de Saint-Petersbourg les détails suivants sur l'effroyable drame qui s'est déroulé dans cette localité :

Le docteur Moltchanof, allait quitter Kwalinsk,

lorsqu'il fut chargé de l'installation et de la direction des baraquements pour les cholériques. Quand les premiers troubles éclatèrent, malgré les conseils de ses amis qui le suppliaient de partir, le docteur dit que son devoir était de rester. Une première troupe de révoltés arriva. Tous demandaient à grands cris, sa tête, le surnommant le *docteur Choléra*, et l'accusant de s'être engagé par écrit, moyennant une somme, à empoisonner l'eau de la ville. Le docteur put, à grand-peine, se sauver à cheval. Caché dans une maison amie, il fut trahi par les domestiques. La foule cerna la maison, parlant d'y mettre le feu. Pour épargner tout dommage à son hôte, Moltchanof se livra lui-même aux émeutiers. Trois prêtres qui intervenaient furent à moitié tués par la foule, qui commença à faire subir au médecin un long martyre.

On le lança en l'air pour le laisser violemment retomber sur le pavé, on le piétina, on lui écrasa le crâne à coups de talon. Des femmes achevèrent de le tuer à coups de pierre et de marteau ; une fois mort, elles en mutilèrent horriblement le cadavre et laissèrent quelques-unes d'entre elles en faction pour empêcher qu'on enlevât le corps méconnaissable.

* * * *

Qu'est-ce que l'amour ?

Fils des sens et tyran des cœurs,
Tendre, brillant, vif et volage,
Nourri de plaisirs et de peurs,
L'amour est le dieu du bel âge.

A. DE MUSSET.

* * * *

Pot de pensées :

Un rêve et une jolie femme ne se caressent pas de la même façon.

Pour être un soldat propre, il faut avoir essuyé le feu.

Les parapluies sont comme les hommes politiques. Ils se retournent dans les tempêtes.

Le comble de la volupté pour un pompier, c'est de se faire lécher par les flammes.

Le sceptre d'un monarque n'est autre chose qu'un bâton de sire.



WILLIE TILLBROOK

Fils du

MAIRE TILLBROOK

de McKeesport, Pa., avait une protubérance scrofuleuse sous une oreille. Le médecin la lança et il se fit une plaie coulant continuellement laquelle se changea en érysipèle. M^{re} Tillbrook lui donna de la

Sarsapareille de Hood

et le mal disparut ; il devint parfaitement bien et c'est à présent un robuste garçon, plein de vie. Les autres parents dont les enfants souffraient d'impuretés dans le sang devraient profiter de cet exemple.

Les PILULES de HOOD guérissent la constipation habituelle en rétablissant l'action péristaltique des voies alimentaires.

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W. Notman & Fils. — Portraits de tous genres et au prix courant. — Téléphone Bel, 7283